

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 42

Artikel: Lausanne, le 16 septembre 1865
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178187>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port) :

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 16 septembre 1865.

Il n'y a plus d'enfants ; les cadets nous l'ont prouvé jeudi, par leur charmante revue.

Dès 8 heures du matin, les différents corps militaires des collèges-écoles-moyennes du canton arrivèrent successivement dans notre ville, avec drapeau déployé et tambour en tête. Tous ces soldats en herbe étaient rayonnants de gaieté et d'entrain. Nous avons remarqué entre autres un mignon petit tambour, que Gargantua aurait mis par distraction dans sa poche de gilet, et qui, la casquette à la crâne, le regard haut, la démarche ferme, faisait résonner sa caisse comme un tambour de la grande armée après la bataille de Marengo.

Les cadets, au nombre de huit cents, se réunirent sur la place de Beaulieu, sous le commandement de chefs dont la taille surpassait de deux pieds au moins celle du plus grand des soldats. Une foule de parents, d'amis, de curieux était accourue. Les manœuvres étonnèrent les spectateurs, qui suivirent avec le plus grand intérêt les divers épisodes de cette fête, aussi gaie, aussi réjouissante que nouvelle. Les exercices à feu, exécutés avec toute la pétulance et l'agilité de la jeunesse, donnèrent à cette petite revue une animation extraordinaire ; c'était à celui qui brûlerait le plus rapidement ses cartouches. Les feux de pelotons, les feux de files, les décharges de l'artillerie ébranlaient la place et enveloppaient les spectateurs d'un épais nuage de fumée. C'était le cas de dire de ces petits troupiers : « Ils font plus de bruit qu'ils ne sont gros. »

Non, il n'y a plus d'enfants : allez maintenant qualifier de gamins ceux qui, pendant plusieurs heures, ont manœuvré comme des hommes et qui ne bronchaient pas au feu du canon. Quand on rentre à la maison, le fusil sur l'épaule, le visage ruisselant de sueur, les mains noircies par la poudre, on ne dit plus : « adieu, ma petite maman, » non, on dit : « morbleu, qu'il fait chaud !... n'avez-vous rien à boire ? »

Un moment délicieux fut celui où les cadets eurent un repos pour se restaurer. De longues tables chargées de petits pains, de pâtés et de saucissons furent prises d'assaut et mises à nu ; ce fut l'affaire de quelques minutes. Les uns, saisissant leur assiette, allaient s'asseoir sur le gazon, d'autres dans les bosquets, d'autres enfin sous les tables pour éviter l'ardeur du soleil. Mais,

disons-le, les personnes chargées de la distribution des vivres et liquides s'acquittèrent si bien de leur tâche que le vin n'arriva qu'à la dernière heure ; ces pauvres petits soldats ne purent se désaltérer qu'après une longue lutte avec le pain, le pâté et le saucisson.

Peu à près ce repas champêtre, la petite armée fut conduite sur la place de Montbenon où eut lieu le licenciement qui se fit avec un ordre parfait. Les différents corps, quittant la place pour se rendre à la gare, passèrent successivement devant les cadets de Lausanne qui, les rangs serrés et immobiles, présentaient l'arme pour saluer le départ.

Nous espérons revenir avec plus de détails sur cette jolie fête, qui aura, croyons-nous, d'excellents résultats, et a fait le plus grand plaisir à tous ceux qui y ont assisté.

L. M.

Les repas à la campagne.

« Les Suisses vivent pour manger et les Français mangent pour vivre, » disent nos grands voisins d'outre-Jura.

La chose est-elle vraie ? Pour nous, nous ne le croyons pas, tout en reconnaissant qu'il y a bien quelque chose qui pourrait porter à l'admettre, en étudiant les mœurs de nos campagnards, mais le doute ne tarde pas à tomber devant la réflexion.

Le campagnard suisse est fort travailleur ; il travaille un sol très accidenté, par là même pénible, quelquefois ingrat. C'est bien de lui qu'on peut dire en toute vérité qu'il gagne son pain à la sueur de son visage.

Or, tout ce que le corps perd en force par le travail doit lui être rendu par la nourriture, qui, par une admirable transformation, devient sang, nerfs, en un mot *corps* elle-même. Par conséquent, nos campagnards dépensant beaucoup de force, doivent nécessairement manger beaucoup pour rétablir l'équilibre détruit par le travail.

D'un autre côté, l'air vif et pur de notre patrie excite l'appétit. Demandez donc quelques informations sur ce sujet aux gentlemen, aux ladies qui parcourent notre Suisse, et vous frémirez à l'ouïe du nombre de beef-steaks, de rosbeefs qu'ils ont engloutis !